

**Les Mousses Masquées**

# **Squelettes & polichinelles**



**D'intimes secrets poétiques dévoilés par le  
Groupe Surréaliste du Radeau**

Les Presses du Radeau

3 septembre 2025

**CC BY-NC-SA** (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : gravure de Maleuvre pour *Polichinelle aux eaux d'Enghien*, vaudeville de Francis, Dartois et Saintine, avec costume de Gustave Pitrot (1826)

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

## Avant-propos

Le titre de cette plaquette est un sésame poétique. *Squelettes & polichinelles*, en guise de mélange de trois formules : *placard aux squelettes*, synonyme de secrets honteux, *secret de polichinelle*, qui interviendra bien assez tôt sur la scène de la représentation théâtrale qui va suivre, et *polichinelle dans le tiroir*, synonyme d'heureux événement à venir, s'il est désiré, bien que dans cette formule réside la nuance que la société, dont somme toute on se contrefiche de l'avis, ne désire pas elle-même l'heureux événement. Cette dernière formule les Presses du Radeau l'ont utilisé avec tout l'exquis bon goût qui a fait leur renommée mondiale, en couverture des contes du « scribe » Élisée Mérange<sup>1</sup>, deux *work in progress* de roman, que le « scribe » avait décidé de montrer avant le terme des neuf mois nécessaires pour une édition en Pléiade, depuis encore retardée pour ne pas éclipser de façon déloyale les grandes sorties littéraires.

Les secrets révélés en ces pages ne le sont pas facilement. C'est pourquoi les auteurs et autrices de cette plaquette collective ne se révéleront que progressivement, et en attendant figurent en couverture sous le pseudonyme collectif de *Mousses Masquées*.

L'usage dans ce pseudonyme d'un neutre féminin, en substitut de l'écriture inclusive, peut évoquer de belles images

---

1 *La Lainière* (les Presses du Radeau, 2023) et *La Vie en rose* (ibidem, 2024).

surréalistes, par analogie végétale ou chimique. C'est une vérité comme une autre, étant donné qu'il n'y pas de faits. Mais une autre interprétation est possible : il peut s'agir des Mousses de l'équipage du Radeau, embarquées dans une grande odyssée poétique, artistique, intellectuelle et révolutionnaire sous les combles du fameux lieu autogéré, sous la voile noire qui a fait voyager symboliquement le nom du squat nomade jusqu'à légalisation de sa dernière escale, Mousses embarquées aussi dans d'autres ports du vaste entourage du Radeau, dont toutes les Mousses de cette plaquette n'appartiennent pas à l'équipage.

Les amarres larguées, les Mousses Masquées se révéleront les unes après les autres au fil de quatre levers de rideau successifs. Hardi, moussaillonne !

**Premier rideau :**

**Le Premier dollar onirique d'Iris Jouanne**



Vous avez pu lire ou pourrez lire aux Presses du Radeau une abondante moisson de récits de rêves recueillie et compilée par la poétesse Iris Jouanne, membre fondatrice du Groupe Surréaliste du Radeau. Cette moisson, du moins sa part connue, mêlant très discrètement ses propres rêves, sous un pseudonyme transparent que vous retrouverez deux rideaux plus loin, à ceux de ses amis et parents, cette somme connue remplit aux Presses pas moins de trois gros volumes, pour deux plaquettes distinctes : *Vieille ou Nouvelle Aventure* (2024) et *Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?* (2025). Il est également difficile d'estimer la part qu'elle a prise dans la somme des récits de rêves offerts, comme les poèmes automatiques, à la signature collective du G.S.R., Camille Contrais, comme vous avez pu ou pourrez en lire dans au moins deux plaquettes parues en 2025, *Soleil sur les ours blancs !* et *Le Soviet des Morts*.

Comme on fait si grand cas de babioles de la mythologie capitaliste comme le premier dollar de Rockefeller ou le premier sou de Picsou, il semble plus important de s'intéresser à la plus ancienne notation onirique connue d'Iris, en l'occurrence insérée dans une correspondance.

Mais l'orgueil des grands artistes les empêche parfois bêtement d'accepter leurs œuvres de jeunesse, même brillantes. Ici, pour des raisons obscures mais qui lui appartiennent, Iris pourrait se sentir gênée par ses premiers jeux oulipiens avec l'orthographe, qui sont bien ceux d'une jeune poétesse rimbalienne n'en faisait qu'à sa tête avec la langue, et non les simples maladresses orthographiques qui concernent toutes les grandes plumes.

C'est pourquoi, en manière de compensation et aussi en manière d'écho, ce récit est précédé d'une archive plus récente, bien que de date imprécise : une chronique qu'Iris a coécrite avec sa compagne de l'époque, Lison Fourmier, jeune chercheuse universitaire en mythologie, pour une revue de vulgarisation dans le domaine.

Les deux textes proviennent d'un même ensemble particulier de manuscrits, constituant une sorte d'éphéméride, dans les collections révélées au compte-goutte par le « scribe » Élisée Mérange, chroniqueur attitré de la geste du Radeau et de son anti-monde.

Un dernier détail pour la compréhension : Laure Jouanne est l'unique sœur d'Iris, de cinq ans son aînée (Iris est née le même jour que son cousin germain Tristan Louvienne, le 23 octobre 1986).

## 6 novembre

...ce motif des combattants détaillés de loin grâce à un regard surnaturel, et les descriptions merveilleuses qu'il permet, ne se trouvent pas seulement dans *La Razzia des Vaches de Cooley* : on peut citer notamment une autre épopée irlandaise, *La Mort de Conairé et la destruction de l'hôtel de Da Derga*. Comme cette chronique n'a pas de prétentions savantes, je laisse à la poétesse Iris Jouanne l'honneur de résumer cet épisode :

« Le Roi Conairé, le souverain idéal qui a entraîné les cinq royaumes d'Irlande dans sa chute en violant tous les interdits qui le liaient, les fameux *geis* celtique, est retranché avec ses guerriers dans le château de Da Derga. Une armée l'assiège, conduite par les trois frères nourriciers de Conairé, alliés au pirates d'Ingcel le Borgne, roi des Bretons. L'aspect du roi de Bretagne est effrayant : son œil unique, grand comme une peau de bœuf déroulé dans sa figure de géant, contient trois pupilles.

« C'est la nuit. Les trois frères nourriciers demandent au géant de leur détailler les guerriers retranchés dans les chambres du château. Il y a sept portes au château, devant chacune dix-sept chariots et à travers les rayons de leurs roues on voit monter et descendre les flammes du foyer à sept ouvertures du festin. Une fois le feu éteint, depuis le cairn éloigné près duquel se tiennent

les assaillants, l'une des trois pupille d'Ingcel s'allonge et s'insinue entre les rayons des roues jusqu'au cœur du château, de chambre en chambre. Il leur détaille les visions merveilleuses de chacun des guerriers qui mourront demain. Dans l'une des chambres, il voit trois ravissants jouvenceaux, et alors, ce guerrier féroce se met à pleurer, et un tiers de la nuit passe sans qu'on puisse lui arracher une parole... »

## 10 oute 1997

chaire maman

sète nuie j'ai raivai queue j'aitai ercule haie queue mon mite i  
s passé an faite dent laise anaie soissantedis come le mite d'orfée i  
s passé an faite dent laise anaie sinkante dent le film k'on a vu  
avéque la métresse par seluie ki a fée la vieye version de la bête et  
la bette

j'aitai hun dais preumié ardrocœur du monde haie jeux porté  
le ticheurte de black sabbath tu saie le groupe de laire queue tu a  
réusix à émée can aile noue l'a fée aicoutaie

la ds héra aile ment voulué toujour aile voulué pa queue jeux  
réusix mai douse traveau

aile ma lanssé hune nouvaile maledission si jeux feusée riun  
j'alai deveunir fou haie j'allée tué lait sète fis d'ain notable grec  
come avent j'avai tué ma fame megara haie nos zanfaon

pour haie vité sa jeux deux vais allée o siel dent la mézon  
d'ain paire haie sé fille jeux l'avai vu la mézon sur hune grande  
affiche dent la vile

jarryvé lao o soir haie jeux manjais ché le paire haie sai fille

jeux me sous viun plus du chemun queue jai pria l'alait sa  
semblaie tro fassile d'allée o siel

mai pour le retour sur taire ile falé prandre 1 chemun kil falai  
télécharjé sur unterrenette on peu le fére ojourduit pour la musik  
haie lait imaj jeu lait vu a la tailai ile paré keu sa va ramplassé lait  
sédé haie lait k7 jais vue akoi sa reçanble hun cite de  
telecharjeman sait unpreçonan

mais meuh demende pa deux t'esspliké koman seu chemun a  
telecharjé puvé vréman mené sur taire

jeux devai trouvaie le bon fichié jais u peur de m'enbrouyai a  
la plasse du chemun j'aitai tonbé sur hune toute petite bayday sent  
têkste avek dais monstre riz goleau ki aitari soidizan la léjande  
irlandéze queue j'ais lu a la bibli ou kelkun decrie les combatant  
fentastik kil von combatre pour hune grande battaye haie kil voie  
deux trait loin grasse a son regare surnaturaile

sa va j'avai trouvaie le chemun jeux l'avé telechargjé il fesé  
+zieure eskalié serpenteu a travère dais tunaile kreusais dent terre  
meuh demende pas non + koman sait poçible jais pas non + konpri  
koman on puvé paçé daim tunaile a l'otre

ile me falé ossi une aitoile pour m'aicclairai haie me prautéjé  
can jeux reprandré le chemin du siel mai verre la tere

s'ai pour sa an desserre le paire haie sait fille mon préparé de  
la conpote de lune haie de la conpote d'aitoile 2 conpote diférante  
s'aitaie arjentié mé avec un goue de frui ecsotik janre meng

s'étais bon j'emmerai biun an goûté an vrai

**Deuxième rideau :**

**La Folie Fréo et la guérison d'Anyà A Aïna**



Ce premier secret est celui des visions que réprouvent la société des prétendus normaux.

Une poétesse d'une vingtaine d'années rejoint le Groupe Surréaliste du Radeau au tournant des années 2020, lorsque lui arrive une aventure des plus perturbantes. Elle n'arrive pas à trouver réconfort dans les théories érudites du G.S.R. pour légitimer la pensée folle et la pensée sauvage, convoquant tout à tour l'Art Brut, le mythe, la psychiatrie alternative, l'ethnopsychologie et jusqu'au phénomène difficile à appréhender, surtout en Occident, du vécu mythique. Il reste perturbant, quand on ne croit pas à l'autre monde, mais qu'on se sent pourtant en pleine possession de sa lucidité, de vivre une expérience de possession. La société de la raison et de la psychiatrie néolibérale le réprouve.

La poétesse vous racontera elle-même son aventure dans le récit, qui n'est pas tout à fait une *note d'intention*, de son exorcisme, lequel conclura comme une postface les poèmes du possesseurs que vous aurez le plaisir de sentir reculer dans les ténèbres.

Par respect les Presses du Radeau ne glisseront dans ce chapitre aucune référence à leurs publications précédentes, pas plus qu'un autre appareil critique, et vous laisserons trouver les références par vous-même.



\*\*\*

Les lamproies cornues à bec de goujat  
Qu'a dévorées le moulin venimeux chevauchant le vent  
arrière  
Et qu'a broyé le marteau des forgerons aux ailes de serpent et  
aux crocs rayant le septième Enfer  
Qu'a égorgés le lièvre cannibale assis sous le trône de Zeus  
Et qu'a étranglé le lacet des sept arc-en-ciel qui soutiennent  
la maison des canards macrocéphales aux points cardinaux  
Et qu'a fait fondre le soleil de minuit du mardi 18 Frimaire de  
l'an III  
Qu'a dissout l'averse de chaussons de vairs tombée dans la  
gueule des serpents autour du lac salé de Tijuana  
Et qu'a bue jusqu'à la dernière goutte la mère des lamproies  
cornues  
Et ainsi de suite

## Méduse Méduse, le temps infini

Premier jour,

Je noue le roseaux sur l'air sous la plaine où s'échouent les phoques-navires.

Levée éveillée, couchée fatiguée

Voilà la vie illuminée

L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire

Voilà votre corps fait des trois fers

Avec le foie acide du tonnerre

Deuxième jour,

Je disperse les navires de liège des forêts comme essaims de mouches par le judas du couchant.

Levée éveillée, couchée fatiguée

Voilà la vie illuminée

L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire

Voilà votre corps fait des trois fers

Avec le foie acide du tonnerre

Troisième jour,

Je noue l'escargot du temps autour du ciel infini de mon cœur de turquoise.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Quatrième jour,  
J'enferme le chagrin des oranges dans la cage des soucis  
blancs comme dernière tour bretonne, et les voilà qui poussent par  
mille étoiles sur l'envers du ciel.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Cinquième jour,  
Je tresse les tiges des liserons blancs aux airs, aux tornades et  
aux étoiles pour qu'y grimpent les lézards vers l'eau de velours de  
mes larmes, élixir de la vieillesse.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Sixième jour,  
L'horloge réglée sur le masque jaune de la tornade  
californienne, je la renvoie de trois tours de ma main d'argent vers  
les trois marais du triangle de la terre.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Septième jour,  
Je rapproche d'un nœud d'herbe rouge et d'une patte de  
moustique-paille la Chine de la Lituanie marécageuse d'où j'ai ôté  
dé par dé les montagnes aux morses.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Huitième jour,  
J'amarre le navire de papillons de mon âme au port libanais  
des cheveux roux feu de Dieu-le-Lituanien-d'Uruk-la-Rouge.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Neuvième jour,  
J'appelle tous les singes des mangroves qui entourent toutes  
terres et toutes mers depuis mardi soir à l'heure des cigognes,  
d'une seule note de mon appeau d'os de mon tibia, afin que  
chacun me rende un lambeau de chair blanche de ma jambe  
perdue, avec mon petit doigt d'or.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

Dixième jour,

J'emballe la jungle infinie d'un cercle sans bord de lierre  
dans un mouchoir tissé des larmes du soleil, de la rosée de bave de  
la lune et de l'humeur vert émeraude de mon propre rire devant  
l'aube de moustique, soleil une fois mort, devant le dernier matin  
avant la Tour des Chiens à Babylone.

Levée éveillée, couchée fatiguée  
Voilà la vie illuminée  
L'omelette du Mont-Coq-Noir, l'eau de l'étoile polaire  
Voilà votre corps fait des trois fers  
Avec le foie acide du tonnerre

## Les Dix jours de Mesombres

Premier jour de Mesombres,  
Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est le phoque aux créneaux de lune, la forêt rouge de ma poche de cape de rosée, le vase en deux mains jointes de l'étoile polaire, le double-miroir de Charlemagne, l'arlequin en chiffon de mon grenier maya, le lapin de cuir jaune des derniers rois mayas, le triple roseau de l'horloge rouge de mon œil, le squelette de jaspe de l'opossum blanc, le rivage au long court de l'Australie verte sans fin, la tour de jonc à travers trois ciels de chair, la perle de plomb qui exauce les vœux entre mes mains à chaque éternuement d'un Samouraï du peuple liseron,

Deuxième jour de Mesombres,  
Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est le séisme de mes paupières sur le rift de l'horloge de Rome, le fil d'un ciel vertical à l'autre bien que son araignée le dévore depuis l'aube du monde, la prairie aux wombats bleus et aux gazelles d'argent unicornes, la tornade en chapeau de renard que je dois épouser mardi sur l'autel du dieu-grenouille, la cage d'argent et de marbre aux abeilles tueuses de ciels et d'araignées, la forêt d'étoiles de mer mange-racine sous la Lituanie des cimetières, le puits d'où l'on tire les papillons de laine pour le repas d'araignée des étoiles, le mort récalcitrant mais reconnaissant à mon chevet chaque coup de minuit, la femme fouine de la belette qu'est devenue l'arc-en-ciel à la fermeture perpétuelle d'une seule clé de roseau des sept portes d'étain de

Babylone, (le roseau des mille timbres de chaque seconde de la  
vieillesse de Dieu,)

Troisième jour de Mesombres,  
Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est le triple lama au corps unique de vent de fraises  
blanches, la laine d'arc-en-ciel du ciel qui paît dans mon pré, la  
laine d'herbe verte et de roseau carmin au front de la cousine  
ogresse des bois, la mouche d'or dans le dernier coffret non ouvert  
de Moctezuma, le vent noué au chapiteau de ma bergerie pour  
rester garder mon troupeau de roseau jaune d'un aboiement face à  
la lune voleuse, la lune verte cousine de la plus connue qui elle ne  
vole que les moustiques, le cuir de la selle du vent d'est pour la  
chevauchée vers le cirque des alouettes tchèques en désert morave,  
le sceptre de mon cousin de plomb blanc pour chevaucher le chat-  
dragon infini par la steppe d'Irlande prolongée par les échecs des  
Titans de la Mer d'Aral,

Quatrième jour,  
Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est le cimetière des navires de marbre et des chats-  
moustiques de la lune échouée au Tréport, l'anneau de fiançailles  
qui enchaîne ensemble la grenouille et la ville de Pékin, le cri du  
singe qui appelle l'aube depuis la mort du coq, la coque de  
l'Arche que Noé devenu gorille offrit comme robe de bure à la  
forêt de Fontainebleau, l'herbe à ne fumer que le Vendredi Saint  
avec la bouche du vent et la verge du Mistral devenu moustique  
sous la lune jaune, le plateau de dé où le ciel gagna sa jupe de  
chaînes contre le singe des Pouilles, la statue monumentale du  
moustique tsé-tsé qui sauva Paris exilé en Chine de  
l'envahissement des marais salant,

Cinquième jour,  
Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est la balle d'or par laquelle la lune gagna le troupeau de hyènes du monde entier au football dans l'arène de Rome, le singe de marbre qui rampe chaque aurore vers la Tour de Pise survivante à sa ville sous les marais, le palais d'allumettes en un seul ciel des singes-mouches du Japon à la dérive, le miel d'écureuil qui est bien meilleur que celui des vignes, l'étoile à mon galon de caporal depuis ma victoire sur le ciel à Olympie, la tête de grenouille-castor de l'assassin des étoiles du 3 mai,

Sixième jour,

Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est l'anguille qui soutient le ciel sans quitter sa mare depuis sa descente sur un fi d'osier, le lézard gardien de mon lit contre les crapauds dans ses boiseries, la Tour Eiffel réduite dans la main d'un seul cri de ma sœur la fée aux ailes de colombes, la nouvelle Tour Eiffel tissée d'osier et de verges de castor par les trois géants touche-ciels, la couronne de mon frère la salamandre de Notre-Dame-des-Landes,

Septième jour,

Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est l'anneau d'argent de Dieu tombé dans le Puits de la Vierge devenue lézard, l'anneau de ma femme dont elle fit sa nouvelle main des serments, la couronne d'osier fleuri qui permet tous les parjure sauf fanées l'hiver, la partie de dé contenue dans l'année de chaque souffle sans mots de ma voix d'août en fleur,

Huitième jour,

Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est l'air de roseau où étouffe l'humanité depuis la punition par Babylone et où ne respirent que les mouches, l'air rentré tout entier dans l'ouïe de cornemuse de mes poumons en punition pour les lézards des marais, le dernier air qui est le dernier frère de l'arc-en-ciel mais qui oublie tout en dehors du livre de compte des castors microscopiques d'Arizona,

Neuvième jour,

Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est le sifflet qui attire toutes les mouches de l'été dans la besace du caméléon chasseur de fourmis-arcs-en-ciel, la première pierre du château des paroles de Dieu pour le discours du premier soir des hirondelles,

Dixième jour,

Ce que j'offre à Méduse Méduse

C'est le vent de dés d'albâtres par l'anus d'argent du Bon Dieu de la Vierge,

## Notre d'inconscience pour exorcisme poétique

par Anya A Aïna

Comme le nom du héros épique Asvœdidal dans l'enfance de la camarade Iris Jouanne, le nom de Fréo m'est venu en rêve, un peu avant le réveil, pour ainsi dire à la fois lu et entendu : tout ceci exactement comme Asvœdidal, mais mon visiteur n'était pas rassurant, protecteur idéal dans la cour de récréation : son nom au contraire se chargeait d'effroi, et pourtant j'étais adulte.

Je commençai à noter son histoire avant d'être tout à fait réveillée : oui, tout à fait comme le conte de *Nyarlatothep* de Lovecraft. Ce n'est qu'après la dictée d'un premier poème, mais pas tout à fait réveillée encore, juste assez pour reprendre la main sur ma vision, que je notai ces quelques mots :

« Un prophète qui rend des oracles délirants et apocalyptique dans une contrée où ne se rendent que les autres prophètes, les chamans, les possédés, les ravis, les initiés, les visionnaires.

« Le nom de Fréo est un masque bienveillant, un euphémisme comme les *Bienveillantes* de la mythologie grecque. Derrière ce masque il faut apprendre à le craindre. »

Plus bas je notai cette équation :

« Fréo = Congoin »

Voilà la nouvelle terreur assimilée à une vieille connaissance : une créature tout aussi protéiforme et inquiétante, dont le nom aux sonorités comiques est peut-être lui aussi un euphémisme, et qui hantait les légendes insomniaques de Funaire (la petite ville d'Ardèche et non l'homonyme du Nord), avant de hanter la poésie et l'art de notre Groupe Surréaliste du Radeau.

Avant toute cette reprise en main de ma demie-conscience, encore moins réveillée, c'est sous la dictée de Fréo lui-même que je note un poème, auquel je refuse de donner un titre, mais dont il est bien l'auteur. Cette espèce de chanson refermée en boucle, d'une façon qui me semble aujourd'hui bien prémonitoire, en charme d'envoûtement et déclaration d'intention, est censée être une déclamation publique de Fréo dans l'autre monde.

M'est alors revenu en mémoire la première apparition du Congoin sous la plume automatique du Groupe Surréaliste du Radeau, signée Camille Contrais, une quinzaine d'année avant mon arrivée, au temps de la plaquette fondatrice *Le Pays aventureux*. L'inconscient avait dicté le titre de ce poème : *Proclamation du Congoin un matin de huche à poix*. On a certes vu dans ce poème l'expression très personnelle de l'inconscient de la signataire individuelle, et surtout de sa synesthésie colorant les chiffres et les voyelles. Mais la poétesse a avoué plus tard avoir recréé artificiellement ce sens, après interprétation, en ajoutant un chapeau de notations synesthésiques. Alors même que rien ne justifie rationnellement mon inquiétude, je perd un garde-fou rassurant ; par ailleurs, sans ce chapeau, le poème *Proclamation du Congoin un matin de huche à poix* m'apparaît assez sombre, chargé d'orage apocalyptique, comme celui que m'a dicté Fréo.

Je saisis tout de suite le danger, dans les jours qui suivent, avec sous les yeux ces textes nés du sommeil. Tout ce que dictera mon inconscient deviendra l'œuvre de Fréo, du Congoin, C'est un vol, une dépossession, en même temps qu'une possession démoniaque, même si, du moins je le crois sans pouvoir me

débarrasser, encore aujourd'hui de façon rétrospective, de mes craintes irrationnelles, sans pouvoir m'empêcher de douter, je crois que n'intervient aucun autre monde hors de mon crâne. Suis-je folle ? Pourtant j'ai toute ma lucidité.

Il faut un exorcisme, pour me réapproprier l'inspiration poétique, même à travers ce qui sera signé, la dernière fois si tout se passe bien, du nom de Fréo.

J'ai senti qu'il fallait m'écarter de l'automatisme pur et y introduire une composition. Qu'il fallait me tourner vers la langue du folklore populaire, la langue de mes grands-parents paysans : à la fois brute et rigoureuse, simple et riche, imagée et ancrée dans la réalité la plus proche de la terre.

Dédiés à Méduse Méduse, la Sublime Castratrice des poèmes de notre Groupe, qui me protégera de Fréo, sont apparus sous la signature honnie deux pastiches de deux chansons populaires tirées du répertoire du groupe Malicorne : *Daniel, le congé* et *Les Sept jours de mai*.

Mes pastiches, moitié inconscient, moitié conscient, opèrent une triple inversion :

Sur la première ritournelle, inversion de la réalité évoquée du travail aliéné en libération créatrice, de la dystopie millénaire en utopie, sans qu'il y ait inversion des valeurs (les idées libertaires du regretté Gabriel Yacoub ne l'inclinaient pas à célébrer la valeur travail).

Dans la deuxième rengaine, inversion d'une logique d'accumulation, celle de « ce que j'offrirai à ma mie », dans la structure d'un conte de randonnée. Mais cette décroissance poétique est mise à mal par l'irrationnel : le rythme aléatoire des phrases, la valeur incertaine des trésors, et par-dessus tout une erreur spontanée dans la numérologie ; cette dernière fait jubiler les camarades poètes, car il s'agit d'une revanche de l'inconscient. La même dérive d'une illusoire volonté de contrôle a présidé, par cette ironie cruelle qui me poursuit, à l'appel à la naissance de ma

protectrice, Méduse Méduse. C'est ainsi que la plaquette *Arbre Cornu, Antenne Biscornue : vies comparées de Méduse Méduse et de Posésidarmanin*, parue de façon programmée un 13 décembre, compte treize et douze poèmes *et une comptine* : quelle idée de tenter une vieille blague d'antifas en pleine Révolution Surréaliste ! Mes camarades jubilent de mon erreur qui n'en est pas à leurs yeux, mais je la signalerai à l'écrit d'une parenthèse, comme les vers muets dans certains livrets de paroles de groupes rock de mon adolescence (est-ce à dire que je ne lirai pas cette parenthèse en performance ? Dans tous les cas mes camarades feront ce qu'ils veulent, même pour me narguer).

La dernière inversion est commune aux deux chansons et concerne le temps (notez au passage que le second pastiche change le futur en présent, temps commun aux deux). L'année ou le mois, étrangement réduit à une semaine par les deux rengaines populaires, se rallongent en une décade, en hommage aux recherches menées par notre Groupe, depuis le tournant de cette décennie qui a vu mon arrivée, sur le calendrier révolutionnaire.

Pourquoi, d'ailleurs, un hommage au calendrier révolutionnaire, dans nos recherches comme dans mon exorcisme, qui aurait pu accomplir le rite d'inversion sous une autre forme ? Le G.S.R. ne s'est pas intéressé à ce délirant calendrier parce que ses derniers usagers furent les Communards de 1871 et quelques groupes anarchistes espagnols de 1936. L'un de nos auteurs de références, James C. Scott, dans son livre *L'Œil de l'État*, règle son compte, l'air de rien, dans une modeste note de bas de page, à cette utopie qui représente le délire centralisateur du Haut-modernisme, idéologie mortifère qui fut pourtant défendu par des anarchistes, une utopie qui appartient au passé. Non, si le G.S.R. s'est passionné pour le calendrier révolutionnaire, c'est simplement, et plus profondément, parce qu'un éditeur contemporain, dont le travail est capital pour le patrimoine du surréalisme et d'autres avant-gardes, s'est nommé *Prairial* en hommage, dit-il, « au fous, aux délirants et aux prophètes ». D'où

notre idée d'un détournement poétique qui serait en même temps, selon une de nos vieilles marottes, une réappropriation populaire.

Si nos recherches poétiques, et non *concrètement* politiques, sur le calendrier révolutionnaire continuent à piétiner, qu'il en reste au moins mon exorcisme.

Celui-ci a accompli son but premier. Ces trois dernières années, je perd le compte de ce que j'ai pu signer, soit du pseudonyme collectif de Camille Contrais, soit du mien propre : ces derniers sont des poèmes dans d'autres revues, ou bien mes dessins automatiques et mes collages improvisés, sans même parler des créations plus composées. Plus rien n'a été signé de Fréo après les trois premiers poèmes, dont les deux enfants qui devaient dévorer leurs pères. Le monstre a déserté mes nuits et mes jours.

J'ai laissé passer la première année avant d'allumer un cierge à Méduse Méduse la Sublime Castratrice. Une amie artisan, habituée des salons et marchés plus ou moins alternatifs, en concevait de toutes les couleurs ; j'en ai pris un bleu ciel en considérant, aussi peu flatteur que ce soit pour l'art de mon amie, que ce pouvait être une couleur policière ou royaliste, même en moins foncée. Le cierge eut bien le temps de fondre, le temps que je récite assez lentement, comme pour le public d'une performance, les deux poèmes déjà dédiés par écrits à la Grande Castratrice, mais la récitation finie il en restait une bonne part debout. Après l'avoir mouché, d'un couteau de cuisine bien aiguisé avec la pierre de la cantine du Radeau, je l'ai tranché à la base comme le vit trop orgueilleux des odieuses victimes de ma protectrice. Et j'ai continué à créer en toute indépendance. Amen, Dieu est mort, nous sommes libre !



**Troisième rideau :**

**Rêves d'Orajumeaux & Willowin, recto / verso**



Les rêves peuvent embarrasser tout un chacun. Mais ils le peuvent encore davantage de personnes qui ont une réputation à tenir.

Le pseudonymes des Mousses rêveuses dont vous allez lire les secrets sont notoires depuis les publications précédentes des Presses du Radeau. De Sidy « Orajumeaux » Diabaté vous avez déjà pu lire ou pourrez encore lire un récit de rêve dans la plaquette déjà citée *Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?* dans la préface de laquelle était évoquée la brillante activité de musicien autodidacte d'un lycéen exilé du Mali, qui n'avait que seize ans à l'époque. Le nom de naissance de la poétesse Salomé « Willowin » Mattoti, arrivée au sein du G.S.R. à la même époque, bien qu'elle soit plus âgée que Sidy, apparaît au sein de la poésie surréaliste des Presses, dans des plaquettes dont les préfaces décrivaient également le personnage que vous avez découvert ou découvrirez en feuilleton de l'été 2024 : sous le pseudonyme collectif de Camille Contrais, commun à l'ensemble du G.S.R., les recueils-concepts *Rue des Vivantes* et *Le Retour de Salomé Mattoti*, sous celui des Mundane Weird Sisters, duo qu'elle forme avec Iris Jouanne, le long poème *Heureux désenchantement II*, en attendant l'arlésienne de la réédition aux Presses du Radeau de leur essai poétique et politique *Heureux désenchantement I*.

Voilà, en n'ayant évoqué que le peu actuellement paru aux Presses, un aperçu de la carte de visite qui pouvait craindre quelques tâches oniriques, mais qui risque moins après neuf ans où il y a comme qui dirait prescription.

En ce printemps social 2016, nos deux lascars se croisent à Port-les-Saules, la petite communauté utopique sur les terres de

Funaire (la petite ville du Nord et non l'homonyme d'Ardèche), communauté où Orajumeaux est hébergé sur le long terme et où Willowin expose plus ponctuellement. Ils se sont rencardés pour un jeu surréaliste : se raconter leur rêve de la nuit après l'avoir noté au réveil. Mais en ce jour printanier ils se découvrent incapable de se les raconter et trichent en exhumant chacun à la place une notation onirique plus ancienne.

Cependant l'ensemble de ces quatre rêves fait partie des récits confiés, pour la cause des recherches poétiques et artistiques du G.S.R., au musicien Tristan Louvienne, membre fondateur de Port-aux-Saules, qui sur leur contenu personnel est jugé aussi digne de confiance qu'une tombe.

Que ces secrets sortent de la tombe peut laisser rêveur certaines connaisseurs et connaisseuses de l'Histoire et des histoires tournant autour du Radeau et son anti-monde, au sujet de la profondeur d'investigation de qui en tient la chronique, le « scribe » Élisée Mérange, que la légende dit investi d'un don quasi-surnaturel pour dénicher les archives les plus perdues, voire prétendent pilleur d'archives, voire même pilleur de tombes, voire encore capable de percevoir les messages de l'autre monde.

Mais de mauvais esprits insinuent que nous n'avons affaire qu'à une très vieille blague connue au moins depuis la *Commedia Dell'Arte*, digne d'inspirer une bande dessinée entre *Boule & Bill* et Claire Brétecher.

Laissons persifler, place au rêve authentique !

## Rêve recto d'Orajumeaux

Je revis la journée d'intégration du lycée, à la rentrée de seconde, à Dunkerque, où on avait fait entre autre un jeu de piste à travers la ville. Mais dans mon rêve la journée d'intégration est devenue un jeu de piste à travers le monde entier. En une journée ? Difficile de dire comment fonctionne le temps dans les rêves, mais je crois vraiment que dans la matinée le bateau qui porte mon groupe a été capable de nous amener du Nord de la France à la côte de l'Islande, dans le vrai Grand Nord.

La côte est plus désolée que nature : pas un brin d'herbe, pas un mouton, pas une habitation. On s'engouffre dans un tunnel de glace au pied d'un volcan, qui traverse la terre sous la mer sur des milliers de kilomètres, jusqu'à je ne sais pas quel pays.

Le tunnel est presque parfaitement tubulaire, juste assez aplani en bas et suffisamment recouvert de terre et de cailloux pour nous laisser un chemin. Il n'y aucune sensation de température dans mon rêve, on n'a donc pas froid, et on n'a pas l'air habillé beaucoup plus chaudement que dans le Nord de la France en septembre. Si je n'ai aucune sensation de température j'ai au moins celle de la marche. On marche à quelques distance les uns des autres, la fille dont je suis amoureux à l'époque est la plus proche, à quelque mètres devant moi, avec ses longs cheveux dénoués sur ses épaules.

C'est sur cette image de mes camarades et la sensation de ma propre marche que je me réveille. Encore une aventure

interrompue par le réveil à peine commencée ! C'est une malédiction, dans les rêves qu'on partage entre amis grâce à une fameuse poétesse.

## Rêve verso d'Orajumeaux

Cette nuit, j'ai fait un rêve vraiment troublant qui concernait une prof de mon lycée, que je ne peux pas nommer ni identifier plus précisément, par la matière qu'elle nous apprend par exemple, d'abord parce que dans la vraie vie je l'ai croisée au Radeau à un concert du soir, et qu'elle m'a fait promettre de ne pas le dire, ensuite parce qu'il y a le contenu du rêve.

On se trouvait avec des jeunes de mon âge et des adultes, dont pas mal de gens du milieu militant, dans une grande maison qui avait l'air un peu vieille mais restait très belle, en vieille pierre, de plain-pied pour ce que je pouvais en voir ; mais je ne voyais aucune fenêtre, de sorte que je ne pouvais pas dire si le moment qu'on passait était une journée ou une soirée. Ma prof y était et elle était très gaie, car elle projetait de partir à l'instant même pour un grand voyage autour du monde.

Son bagage était insolite, dépourvu de toute utilité pratique, réduit à deux ou trois bricoles qu'un homme de la soirée avait posées sur une table, par exemple je crois une jolie petite boîte qui avait l'air faite pour des bijoux même si je ne savais pas ce qu'elle contenait, et surtout la bricole la plus bizarre : un fouet à deux lanières terminées chacune par un nœud, comme un chat à neuf queues qui en aurait perdues sept. Le sous-entendu sexuel était évident, mais il sortait vraiment de nulle part.

Heureusement la suite du rêve se rattrapait. Dès qu'elle s'était emparée des bricoles sur la table, ma prof partait pour son

grand voyage, en passant, non pas par la porte, parce que je ne savais pas où elle se trouvait, ni même par une fenêtre, puisque j'ai dit que je n'en voyais aucune, mais carrément par la cheminée ! C'est là un chemin pour les esprits, dont le Père Noël des Occidentaux, ou bien pour les voleurs, et cette manière peu conventionnelle de voyager me paraissait de bonne augure.

C'était finalement un rêve poétique, mais irracontable, de peur que ma prof le lise et se pose des questions sur le fouet, et d'ailleurs ce rêve me causerait aussi des ennuis avec ma copine. Comme je l'ai dit, ce sous-entendu sexuel du fouet sortait vraiment de nulle part, je n'ai pas du tout ce genre de fantasmes et d'ailleurs pas de fantasmes particuliers, si je me compare aux garçons les plus vicieux du lycée. Certes, je trouve ma prof très jolie, mais ça s'arrête là, au moins quand je suis conscient. Mon inconscient me joue de drôles de tours !

## Rêve recto de Willowin

Je rêvais du Nord et de Lille des années avant de m'installer dans la région, dès l'enfance, par la faute de ma tante du Pas-de-Calais qui, chaque week-end où on venait lui rendre visite, nous emmenait dans la Capitale des Flandres. C'est ainsi qu'un des premiers rêves que j'ai raconté au G.S.R. pervertissait avec loufoquerie le déjà original métro lillois, mais c'est une autre histoire.

C'est ainsi que depuis l'enfance je nourris une obsession onirique, qui ne peut se comparer qu'à celle de ma camarade nordiste Irisée, pour le Furet du Nord, la maison-mère historique de Lille. Comme Irisée, mes préjugés militants n'ont pas réussi à déloger cette grande enseigne de librairie des viscères de mon cerveau. L'inconscient d'Irisée a pris depuis longtemps une contre-allée, et je l'enviai jusqu'à la nuit qui viens de s'écouler.

Mes rêves de la grande librairie restent de merveilleux rêves de flâneries en librairie, peu importe la grande enseigne. Pouvant rester des heures dans la vraie vie dans tous lieux comportant des rayonnages de livres, bibliothèques publiques et privées comprises, à cette grande enseigne mes rêves ajoutent des salles, des ailes, des étages et des rayonnages à l'infini, bien plus de fenêtres pour laisser passer le jour, effacent les frontières avec des bibliothèques et librairies éloignées, au risque de faire hurler de braves tenant du service public, et ajoutent bien sûr des livres fabuleux qui réinventent l'Histoire, même de niche, de la littérature, en même temps que se réinvente par transfiguration

l'espace de l'enseigne comme celui de toutes les villes, tous les jardins, maisons, bars, locaux divers et autres lieux que j'ai pu visiter.

Cette nuit devait être celle de la contre-allée, en deux séquences. Je vis d'abord les étages du Furet de Lille dans toute leur réalité spatiale et architecturale (et leur peu de fenêtre, donc), sans transfiguration de ce côté-là, mais l'enseigne s'était reconvertie : plus un livre ni une seule œuvre de l'esprit, plus à la base que de la bouffe industrielle sur-emballée et autres produits de base de supermarché : on est bien dans un supermarché, mais plus *du livre*.

Puis je découvre un nouveau labyrinthe fantastique de rayonnages chargés de livres, mais pour la première fois au fond d'une librairie indépendante. Il s'agit d'une enseigne orientée littérature de genre et d'imagination, et qui dans la vraie vie a déménagée récemment pour un plus grand local. Mais il y a un monde entre ce gain de place et l'immensité du labyrinthe caché que je découvre au fond, et de nuit s'il vous plaît, soit tout simplement qu'on soit l'hiver, soit que la maison fasse une nocturne. La salle cachée, sans fenêtres, est incomparablement plus étendue en profondeur qu'en largeur, mais l'authentique labyrinthe de rayonnages ne permet pas d'estimer cette profondeur, et pourquoi ne serait-elle pas infinie ? C'est en extase que je m'enfonce au cœur du labyrinthe.

C'est cette contre-allée, celle de la librairie indépendante, que l'inconscient d'Irisée a pris depuis longtemps, mais il n'a pas pensé à inventer la première séquence de mon rêve !

Malgré tout je resterais ravie rêver à nouveau du Furet, ce sont toujours de beaux rêves.

## Rêve verso de Willowin

Avec quelques connaissances anarchistes un peu douteuses, tendance piliers de bar, je me retrouve embarquée dans un plan foireux. Ils ont assassiné un fasciste et enfermé son cadavre dans un garage, avec quelques objets que j'ai oubliés, et surtout deux vipères vivantes. Pourquoi deux vipères ? C'est un lointain avatar d'un ancien rite romain, que mon rêve n'invente pas, consistant à enfermer un parricide dans un sac avec un coq, un chien et un serpent. Ici mes lectures éveillées vont m'obséder durant tout le rêve, au-delà même d'un laps de réveil : le livre de Bernard Coussée, *Le Coq : folklore et mythologie d'un oiseau*, m'a renseignée sur la très ancienne association du coq avec le serpent et le chien, et dans la foulée le livre plus ancien d'Élie Reclus, *La poule, le coq*, m'a appris que le paon se substitue facilement à ce dernier oiseau dans certains mythes, notamment Yezidis.

Mais à quoi peut bien servir d'enfermer des vipères vivantes avec un cadavre ? À le tuer une deuxième fois ? Ces vipères me semblent quand même très dangereuses.

Peu de temps après je trimballe sur mon dos, à travers la ville, mon propre cadavre de fasciste. Son poids me fait marcher courbée, rampant presque comme un animal. Je suis le trottoir de droite de la longue rue qui mène aux garages dans lesquels mes camarades ont réalisé leurs funérailles, dans le but d'enfermer mon propre macchabée dans mon propre garage avec ses deux vipères. Mais je sais que j'aurais trop peur des serpents. Alors, à proximité des garages, apparaît une planche de salut : la rue passe

un pont par-dessus les quais pavés d'un minuscule canal qui est aussi une ruelle digne de Bruges ou de Venise, et, sur le quai situé de l'autre côté dans le sens de ma marche, repose une boîte ronde, presque entièrement blanche. Elle est bien trop petite pour contenir un cadavre, et par ailleurs son couvercle la recouvre presque entièrement, il serait vain de laisser tomber le corps du pont. C'est pourtant ce que je fais, et le macchabée disparaît entièrement dans la boîte. Mais il y est mal caché, et surtout on m'a vue le transporter et m'en débarrasser. Je me vois déjà finir ma vie en prison. Un laps de réveil me libère : ce n'était qu'un cauchemar ! Puis je me rendors.

Je suis à une fête chez Léonore Malherbe, la brillante éditrice parisienne de laquelle j'ai tant contribué à médire. Il y a dans cette salle à manger, où je ne suis jamais entrée, la fine fleur de la bourgeoisie intellectuelle de gauche qui constitue l'entourage de Léonore, mais que je ne supporte plus de voir et surtout pas quand elle est éméchée, et encore moins constituée de mecs éméchés. Léonore, elle, est toujours aussi agréable, aimable et ouverte, pas du tout rancunière, même avec quelques coups dans le nez. Son compagnon est plus sobre, taiseux et impénétrables, de sorte que je ne peux déterminer s'il m'en veut à mort de l'avoir assassiné publiquement par pamphlet interposé, même si c'est très probable et serait très compréhensible et même très légitime. Bref, les gens s'amusez globalement beaucoup à cette soirée, mais moi pas tellement.

C'est alors que je suis seule à remarquer une présence pourtant tapageuse : un paon, qui dans mon esprit endormi ne ressemble pas du tout à l'espèce qu'on connaît, plutôt à une sorte d'énorme poulet à longue queue, mais sans roue éclatante, tout le corps revêtu d'un plumage blanc et rouge. Dans mon esprit également c'est une espèce originaire d'Europe de l'Est. Mais le mâle présent montre une rare violence envers sa progéniture, un fils qui semble son modèle réduit : c'est simple, le père semble déterminé à dévorer son fils vivant, sans que cette scène terrifiante

d'ultra-violence ne dérange les convives. Heureusement, la femelle intervient. Celle-ci, contrairement à son mâle et à son jeune, qui ont des têtes bien aviaires, possède un visage humain, un visage de jeune femme, les beaux traits fins, la peau sombre d'une tzigane de leur Europe de l'Est d'origine, les cheveux couverts d'un châle qui semble le prolongement blanc et rouge de son plumage, châle peut-être lui-même tissé de plumes. Pour faire tenir tranquille son compagnon et leur fils, elle n'a qu'à se tenir elle-même tranquille à leurs côtés, sans sévérité hautaine, au contraire avec un doux sourire.

Je me suis révoltée contre cette situation, y compris par écrit, mais dans mes rêves c'est encore aux femmes de jouer les modératrices de la violence virile, et avec le sourire s'il vous plaît, et s'il le faut par la grâce de ce féminin magique que j'ai été la première à critiquer sévèrement. Cette tâche échoit en l'occurrence à une pauvre femme racisée d'Europe de l'Est dont je ne partage pas les conditions, et c'est à ce prix que la fête continue chez les bobos. Bizarreries de l'inconscient !



**Quatrième rideau :**

**Au fond anonyme de la misère**



Les Presses du Radeau ne dévoileront pas vraiment, en dehors d'un vague prénom, l'identité de la dernière des *Mousses Masquées*, un Mousse en l'occurrence peuvent-elles dire sans trop de risques. Car il y a là un grave cas de conscience.

L'intérêt du Groupe Surréaliste du Radeau pour les arts dits communément bruts, naïfs, singuliers, asilaires, primitifs modernes, l'a-t'il mené trop loin ? On peut se poser la question face à un témoignage d'une profonde misère sociale et psychologique, qui risque d'éveiller le voyeurisme sous couvert de compassion. C'est au point que le consentement de la personne pour publication posait un problème insoluble, mais que de l'autre côté la nécessité d'un témoignage posait un cruel dilemme. C'est au point encore que la réalité dépasse la fiction déjà douloureuse et compatissante de deux grands poètes, dont la référence ne sera donnée qu'en dédicace finale, car ceux qui l'ont déjà verraient le cœur leur manquer avant lecture.

Que votre lecture compatissante soit une prière pour que, où qu'elle soit actuellement, cette personne ne souffre pas. En son nom merci.



## Le Rafiot des dingues

C'est ma femme qui a voulu que j'ajoute des activités culturelles sur mon temps libre, et que je leur fasse une place sur mon agenda du week-end entre le golf et le squash. C'est elle qui m'a indiqué le plan de l'atelier d'écriture d'une de ses meilleures copines, je ne suis plus sûr de son nom, je crois que c'est Paloma, avec un nom de famille rituel en *ti*, je vais l'appeler Paloma Spaghetti, tiens, ça lui va bien, ha ha ! Me voilà parachuté en plein milieu babacool, même s'il paraît qu'aujourd'hui il faut plutôt dire punk.

L'endroit, le Rafiot, quelque chose comme ça, ne paie pas de mine, j'ai eu vraiment peur qu'il s'écroule pendant l'atelier. Sa cave fait un peu peur, j'aurais presque imaginé qu'on y torturait des gens, mais apparemment elle sert plutôt aux concerts. L'atelier d'écriture avait lieu au grenier, et j'ai trouvé d'un peu mauvais goût la voile noire de bateau sur le toit : rafiot pirate, d'accord, même si ça fait un peu gamin, mais ça me rappelait quand même un peu trop le drapeau de Daesh. Ça ne leur a pas plu quand je leur ai poliment suggéré de l'enlever ou au moins de la remplacer par une voile blanche. Je crois que ces gens sont très fermés, et d'ailleurs l'orga de l'atelier a un nom de secte : je crois que c'est le Groupe Surnaturel, oui, c'est ça, le Groupe Surnaturel du Rafiot. Que j'aurai eu peur si ce plan ne m'avait pas été conseillé par ma petite femme !

L'accueil était un peu rude. J'étais arrivé en avance quand il n'y avait que les deux organisatrices, et elles auraient quand même

pu me remercier pour ça. Il y avait la fameuse Paloma Spaghetti avec une copine, une certaine Chloé je crois, avec un nom de famille qui rime avec cauchemar, je vais l'appeler Chloé Cauchemar, ça lui va bien, ha ha ! Parce que j'étais tombé sur une sacrée woke féministe. Ça ne lui plaisait pas, à Chloé Cauchemar, que je lui fasse des compliments sur sa beauté. On peut vraiment plus rien dire ! À quoi ça sert donc, à toutes ces énervées, d'être si jolies ? Chloé Cauchemar devrait être contente d'être encore si belle à bientôt trente-cinq ans, plus âgée que ma femme, mais plus jeune que l'ancienne, ha ha ! Pour une woke elle réussit à ne pas trop s'enlaidir, à part une mèche verte dans ses beaux cheveux blonds. Par contre, Paloma Spaghetti, qui est vraiment trop rousse pour une rital, pourrait être une nouvelle Nicole Kidman si elle ne se coupait pas les cheveux aussi court. Celle-là, je ne la laisserais pas approcher ma femme si je ne savais celle-ci tout à fait dans la normalité, si vous voyez ce que je veux dire. Comme les deux woke parlaient ensemble comme si je n'étais pas là, avant que du monde arrive, j'ai cru comprendre que Paloma était du genre à avoir plusieurs hommes et plusieurs femmes en même temps : là où il y a de la gêne, il y a pas de plaisir ! Enfin, cette fille fait ce qu'elle veut, ça ne me dérange pas, je suis tolérant.

Mais quand même, sur quelle paire de dingue j'étais tombé ! Elle disaient, toujours entre elles, avoir voté Mélenchon à contrecœur, pour faire barrage, après avoir été à deux doigts de s'abstenir deux jours avant le premier tour. Elles ont presque l'air de le considérer comme trop mou ! Et en même temps elles le trouvent trop autoritaire : faudrait savoir, les filles ! Et elles se disaient fidèles à l'anarchie. Elle est bien bonne, celle-là ! Comme si ces jolies artistes pleines de talent avaient un intérêt à soutenir des casseurs terroristes fanatisés qui veulent plonger notre belle France dans un chaos digne de la Syrie, de l'Afghanistan ou de la Somalie. Ces filles n'ont vraiment pas peur de l'excès !

Je sais qu'il n'est pas possible que des casseurs fanatisés se cachent dans un lieu culturel babacool, même si leur cave a l'air un peu louche. C'est juste deux artistes un peu fofolles qui n'ont

pas d'enfants à leur âge, elles ne savent pas ce que c'est que d'avoir peur pour leur avenir avec la guerre, la crise, le terrorisme et même maintenant l'écoterrorisme, le ralentissement de la croissance et l'abandon de la construction de l'aéroport de Nantes qui m'a fait perdre pleins d'actions à cause des djihadistes verts comme on disait à l'époque. En fait j'ai juste en face de moi deux douces dingues comme on en voit dans les Musées d'Art Comptant Pour Rien ou comme celle qui s'est foutue à poil aux Césars, des gens qui ne se soucient pas du tout de leur public mais veulent bien la blinde de subventions sur mes impôts. Mais la différence avec Chloé et Paloma et tout le Rafiot, et qui me les rend plus sympas, c'est qu'ils refusent toutes subventions publiques et privées et font comme ils disent avec les moyens du bord, ils disent même *do it yourself*, comme le nom d'un bar où j'adorais aller entre collègues après le boulot, avant la pandémie. Ça vaut donc le coup d'être tolérant.

Et puis un truc sur lequel je ne dois pas m'inquiéter, c'est que ces personnes *empêchées*, comme on dit dans les services sociaux, aient une mauvaise influence sur ma femme, parce qu'elle a une trop bonne situation pour perdre la tête, et de toute façon elle ne peut voter qu'aux municipales parce qu'elle n'a pas la nationalité française. Je n'ai pas non plus à m'inquiéter pour ma fille, qui les a déjà rencontrées, au moins Paloma, qui vote dans deux ans (ma fille, pas Paloma), est encore jeune mais a trop conscience de son brillant avenir et de tout ce qu'elle a à perdre pour perdre la tête.

Je crois que j'ai trouvé un titre pour mon texte : ma femme aime beaucoup un livre de l'ancien temps qui s'appelle *La Nef des fous*, et si j'appelais mon texte *Le Rafiot des dingues* ? Qu'est-ce que vous en dites, les lecteurs imaginaires qui ne me liront jamais (spoiler ! et prosopopée, c'est comme ça qu'on appelle la figure de style de parler aux absent, c'est la même qu'un peu plus haut : « faudrait savoir, les filles ! » ha ha ; je me débrouille bien !), qu'est-ce que vous en dites, pas mal, non ?

Les gens une fois arrivés, beaucoup de jeunes, surtout des jeunes filles, certaines très jolies mais bon, on peut plus rien dire, et une vieille dame qui devait être prof je crois (c'est grâce à moi qu'elle a du temps pour les ateliers, avec toutes les vacances que je paie à ces gens-là sur mes impôts !), Chloé Cauchemar a donné les consignes. Je n'ai rien compris à ce truc d'écriture mécanique je-sais-pas-trop-quoi, alors Chloé a compris que ce serait trop compliqué et a changé de consigne pour tout le monde : cette fois on devait raconter le dernier rêve marquant dont on se souvenait. Ça m'a semblé la dernière des gamineries et je ne me suis pas privé de le dire. Alors Chloé s'est agacée et m'a dit :

—Si tu le souhaites, tu peux faire bande à part. Raconter tes impressions d'aujourd'hui, ou ta journée de dimanche dernier.

Bonne idée, ça ! Surtout dimanche dernier, jour héroïque ! Et vous savez quoi, mes lecteurs imaginaires (prosopopée !) ? je vais faire les deux. Et, tour de magie ! j'ai déjà fait la moitié, ha ha !

Ah, et j'ai demandé à Chloé Cauchemar si j'étais obligé de lire à voix haute à la fin, elle m'a dit que non. C'est parfait ça, je vais pouvoir me venger, et je l'ai déjà fait dans mon tour de magie, ha ha !

Dimanche dernier, jour héroïque, j'ai reçu juste à temps ma nouvelle Tesla et mon nouvel iPhone. Comble de chance, Gérald avait fêté sa majorité il y avait deux semaines, c'est d'ailleurs à cette occasion qu'il avait reçu son propre nouvel iPhone pour ce dimanche héroïque. On pouvait aller ensemble au front, entre hommes, faire notre devoir de citoyen, pendant que les femmes, pour qui on partait au front, prépareraient tout pour notre grand dîner de soirée post-électorale entre amis et collègues.

On partait pour une belle bataille. Il fallait que Macron soit réélu face aux extrêmes. On était terrifié à l'idée d'un second tour entre extrême-gauche et extrême-droite. On pensait alors que la seule solution serait de choisir Marine Le Pen, même si elle est un peu extrême, parce que ce serait un moindre mal. Mélenchon pousserait le pays à la ruine, il livrerait notre belle France aux

Russes, aux Chinois, à la Corée du Nord, à l'Iran, à Daesh, à Al Qaeda et à la CGT, il ouvrirait grand les vannes de l'immigration illégale, de l'insécurité, de l'assistanat et du wokisme, il dépouillerait les honnêtes citoyens comme nous du fruit de leur travail et de leur épargne et laisserait les jeunes de l'âge de Gérald dans un monde en plein chaos. C'est pour ça qu'elles seraient vraiment dans l'excès, ces deux woke que je rencontrerais le samedi suivant au Rafiot (admirez mon beau *flash forward*, mieux que Netflix !), et qui auraient l'air de le considérer comme trop mou !

On partait donc en campagne la fleur au fusil. Dans la voiture on passait *La Chevauchée des Walkyrie*, vous savez, la musique d'*Apocalypse Now*, puis *Les Lacs du Connemara* qui me rappelait le bon vieux temps de l'école de commerce, puis *La Tribu de Dana* parce que c'est une autre légende celtique et qu'on y entend ces phrases : *pour le courage, pour pas qu'il y ait de failles, pour rester fiers et droits quand nous serons dans la bataille*. On passait tout ça à fond sur la route, les vitres de portières baissées pour donner courage aux bons et faire peur aux autres, on a pris quelques détours parce que le bureau de vote était trop près de chez nous pour qu'on fasse vraiment impression.

On était fiers de prendre un selfie dans l'isoloir avec nos nouveaux iPhone. On a regardé au bout d'une heure, on avait plus de trois-cent like chacun, on en a de plus en plus d'une élection à l'autre depuis cinq ans, c'est la preuve que les gens se mobilisent et ça fait plaisir.

La soirée post-électorale fut une belle soirée. Ma femme s'est démenée pour préparer la bonne cuisine de son pays, loin, là-bas, pour les collègues et tous les copains de l'école et leurs familles. Ma fille aidait sa belle-mère, mais elles étaient très occupées aux fourneaux. Ma femme est courageuse et pleine de talent, c'est pour ça que je l'ai épousée, et ma fille de toute évidence est bientôt bonne à marier, ha ha ! Elles ont bien mérité de se poser cinq minutes à notre table pour manger, et que je les aide en

servant les apéritifs. Demain on commandera Über, ça les reposera.

Les résultats du premier tour étaient encourageant, avec Macron en lice. On avait évité le pire scénario possible. On a dansé sur *Les Lacs du Connemara* comme on ne l'avait plus fait depuis le bon vieux temps de l'école de commerce.

On va pouvoir souffler un peu. Et j'ai décidé que ma femme avait le droit de relâcher la pression en cette période angoissante. Cet été elle part en vacances avec Paloma Spaghetti, et elles emmènent ma fille. À trois elles vont faire la tournée des festivals et des lieux babacools, ce genre de choses. Elles ont bien gagné le droit de respirer, mais quand même, j'aimerais qu'elles me donnent une date de retour, j'aimerais que ma fille bosse un peu à la boîte cet été, elle ferait une aussi bonne associée que Gérald, et puis je vais m'ennuyer à mourir sans ma femme, il n'y a que de la merde à la télé en ce moment, je mangerai beaucoup moins bien avec Über, et la maison sera un tout petit peu moins clean, ha ha ! Mais ça sera aussi l'occasion d'être un peu entre hommes avec Gérald.

Voilà, j'arrive au bout de mon texte, et vous vous doutez bien que je ne vais pas le lire à voix haute, pas fou ! De toute façon, je ne peux pas assister au tour de lecture, je dois filer au squash. Même vous ne le lirez pas, chers lecteurs imaginaires, ha ha ! Une fois signé et daté, il finira chiffonné et hop ! panier dans la corbeille que je vois sous l'ordi de ce grenier-bibliothèque. En d'autres termes : attention, ce message s'autodétruira dans trente secondes, ha ha ha !

Bruno,  
16 avril 2022

*Zoé Péquemar, Salomé Mattoti et l'ensemble du Groupe Surréaliste du Radeau dédie humblement et respectueusement ce récit à André Breton et à Paul Éluard, auteurs, dans le recueil*

L'Immaculée Conception, *dans la série des Possessions, d'un*  
Essai de simulation de la débilité mentale,  
*Le Groupe Surréaliste du Radeau le dédie également et plus*  
*fièrement en cadeau de noces sans mariage à Salomé Mattoti et à*  
*son nouvel amour au seuil d'une nouvelle adolescence,*



**Cinquième, sixième, milliardième rideaux ?**

**Levez-les selon votre désir !**